

Le thème du prochain numéro est :

DEGRÉ/EST

Soumettez vos textes à
lacoquilne@gmail.com !

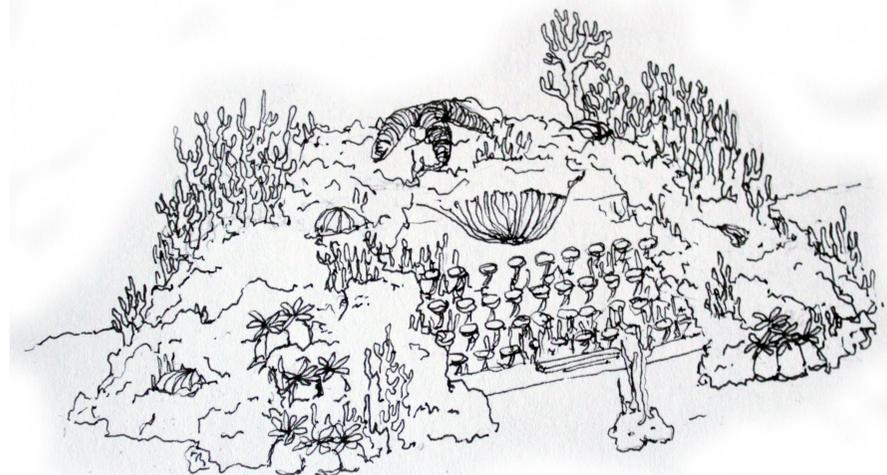
Rendez-vous très bientôt sur notre
blog pour retrouver les versions en
ligne :
lacoquilne.eklablog.net

La Coquilⁿe

Revue littéraire et gratuite.

PHOTOGRAPHIE - BRÛLURE

Illustration par Zoé Caie.



LE FEUILLETON

Au-dessus de la tête d'Agnès il y avait un plafond brûlant, il y avait des kilomètres-cubes de béton armés jusqu'au sol froid et sec de la surface, la "Zone Glauque Autre Sale et Ténèbres". Juste au dessus de cette tête, il y avait un meurtre. Un homme mort étranglé et l'autre à califourchon sur lui, les doigts encore serrés. Pierro était mort pour avoir voulu tué son ami, *son frère. Tu sais mon frère, j'ai pas le choix, désolé... je veux vivre.* Mais Pierro n'a jamais été un rapide. L'autre aussi voulait vivre. C'était pour cela d'ailleurs qu'ils étaient sortis tous les deux : *vivre.* La vie des Néophytes est parfois rude en bas, toujours ennuyeuse et légèrement honteuse. Au moins ils avaient pu sentir le vent les griffer et recouvrir leurs crânes, ils avaient pu avoir froid, ils avaient pu faire du feu, ils avaient pu voir des couleurs ternes, sombres, si loin des murs gris éclairés au néon et des DUL clignotantes aux teintes aveuglantes. Ils avaient vu du vert, bleu, gris, mélangés, doux à l'oeil. *L'Avènement...* avait dit le borgne, *l'Avènement! En haut, dans la nuit perpétuelle, nous on dit "la Chute". Vous comprendrez le temps que vos cheveux repoussent,* avait-il ajouté. *Oui, mes cheveux ont poussés depuis, ils sont emmêlés, le vent les agitent.* Il lui fallait maintenant trouver un coin avec plus de deux mètres de terre avant le béton et les câbles. *Et tu sais quoi le mieux, mon frère, eh bien le premier qui meurt, l'autre l'enterre comme avant l'Avènement, bien profond, dans des putains de racines grasses.*

Ae1

POST-SCRIPTUM

Lorsque l'appel aux textes pour le premier numéro fut lancé, il y a maintenant près d'un an, lequel appel devait être suivi par la création matérielle de notre revue, nous avons pour ambition de sortir un numéro tous les deux ou trois mois, à défaut de pouvoir paraître mensuellement dès nos débuts. Certes, cette ambition est demeurée, depuis, à l'état d'idée, mais *La Coquilne* ne saurait être réduite à ce seul échec qui, s'il existe, ne suffit guère à évoquer notre travail. Car vous êtes déjà nombreux et, proportionnellement à ce que sont nos moyens, plus nombreux que nous ne l'espérions à avoir feuilleté *La Coquilne*, et le nombre de ceux qui comptent parmi nos contributeurs ou de ceux qui nous ont fait part de leur soutien et de leur amitié n'a cessé, pour l'heure, de croître. J'en conclus donc, à titre personnel, que notre projet a su susciter l'intérêt de certains, et que son format modeste n'a pas découragé ceux qui, parmi vous, avaient le plus à cœur de lire, ou d'être lus, par le biais d'un organe qui projetait de rompre avec les habitudes qui sont celles de notre temps en matière de lecture : permettre aux jeunes talents de s'exprimer, offrir gratuitement un petit coin de poésie au lecteur, et créer un espace, une plateforme d'échange et de rencontres. Ces principes fondateurs n'ont certes pas rencontré, cette année, un succès similaire, mais tous ont eu leur part au développement de ce qu'est, pour l'heure, notre revue.

Le premier numéro était une audace, le second, une obstination. Désormais, avec ce troisième numéro, *La Coquilne* n'est plus, ou plus uniquement, le fruit d'une seule gageure mais bel et bien un véritable projet, une ambition réaliste et dont l'intérêt ne saurait être remis en cause. Nous avons fait avec les moyens du bord, et nous n'avons pas à rougir de nos premiers résultats. Amateurs, nous le sommes sans doute, tant sur le plan littéraire que sur les questions de développement et de diffusion d'un organe papier et de sa plateforme internet. Mais notre amateurisme ne nous a pas empêchés de

.....
nous lancer, d'oser ce pari, de surmonter des difficultés auxquelles il fut parfois difficile de faire face et de prendre, définitivement, le parti de ceux qui « se bougent ».

Néanmoins, il s'agit bel et bien de « premiers résultats ». *La Coquilne* est ce qu'elle est, mais elle peut devenir bien plus encore. Nous avons, cela va sans dire, notre part de responsabilité dans ce qui n'a pas, ou pas encore, été réalisé. Mais vous aussi, chers lecteurs, devez bien comprendre que notre démarche, dont l'altruisme ne vous aura pas échappé, ne peut se passer de vous. Nous publions pour vous, mais vous devez publier pour nous, en nous écrivant plus régulièrement que vous ne le faites, en vous renseignant davantage, et, bien entendu, en parlant de *La Coquilne* autour de vous afin de nous faire connaître. En écrivant cela, je n'ignore pas que je me répète, et que ce Post-Scriptum rappellera à certains celui que j'avais déjà publié dans le premier numéro. Loin de moi de vouloir ressasser encore et toujours les mêmes questions, mais il me semble qu'à l'époque, ces quelques rappels et appels ne s'étaient pas avérés totalement inutiles et j'ose croire, aujourd'hui, que ceux d'entre vous qui ne pouvaient ou ne voulaient pas s'impliquer davantage il y a quelque mois seront, aujourd'hui, plus enclins à m'entendre, dussè-je passer pour un éternel donneur de leçons.

J. Lucchini

LES POÈMES

Une photo

Sur un cliché noirâtre trône ton image
désincarnée;
Dernier vestige de notre amour passé.
Le souvenir éblouissant de ton éclat juvénile
Surgit spectralement dans ma pensée réanimée.

Brulure dans l'azur bleuté;
Eraflures dans l'hiver clair-obscur;
Dans ton oeil à l'iris étoilé

.....
alors que dire de la valeur, tout court, de ces chimères amatrices ?

Nous ne leurs dirons pas que sans cuisine photographique, il n'y a pas d'art, que sans propos, il n'y a pas de photographie qui vaille ou que trop de sérieux tue l'art comme un caleçon trop fleuri tue l'amour d'une demoiselle ; nous ne leur dirons pas non plus que rien ne sert d'être dupe de sa propre ignorance et regrettons seulement un vide abyssal et envahissant, bien loin du noble vide dont Raymond Depardon nous fit part, dans ses *Errances*.

Et si, comme moi, naïvement, vous souhaiteriez brûler ces images, détrompez-vous, le temps des icônes comme celui du négatif est bel et bien révolu, et toutes ces œuvrettes numériques contemporaines ne peuvent être qu'hackées et cliquées, pour être supprimées. Anonymous à la rescousse !

Zola, du temps où il fut encore parmi les jeunes, disait dans *Mes Haines*, « Je n'ai pu faire deux pas dans la vie sans rencontrer trois imbéciles, et c'est pourquoi je suis triste ». Moi aussi, je suis triste car aujourd'hui, parmi les imbéciles-photographes, combien rares sont les vrais photographes.

Bone (O. S.)

PS : Celui qui a encore le courage de se rendre à une exposition photo est vivement invité à découvrir la promenade parisienne du petit doigt de Andreina Mujica, jusqu'au 9 mai, au restaurant le Eat Intuition.

(53, rue de Charenton - 75012 Paris)

.....

.....

c'est vrai, un Reflex !

On ne peut que se réjouir il est vrai, de l'élan créatif de notre jeunesse, et ce présent journal espère en être l'une des modestes incarnations. Constatons pourtant que le photographe est à plaindre, tant il attire ceux que dame Littérature et dame Peinture n'ont pas, les sottés, daigné êtreindre. En un mot, le photographe est devenu, à son insu, la Majesté de nos mouches les moins douées et les plus présomptueuses.

De l'étrange blague de fin de soirée éclot un troupeau de photographes amateurs ne sachant pas viser. Sur le net ils se font "photographes", sur facebook, ils se renomment Henri, Robert, Diane, Claude, ou Raymond et dans leurs blogs, ils publient tous leurs identiques méfaits :

Un livre ouvert sur un banc enneigé, un lampadaire à contre-jour, une jolie fille en jupe à la lumière du soir, une façade taguée la nuit tombée, ou un brin d'herbe au soleil couchant... ; tout est sujet à photographier et tant mieux. Seulement voyez-vous, l'herbe est floue et le soleil aveuglant, le tagueur est spolié et le mur espionné, la jolie fille n'est qu'une autruche qui se dandine pour voir son bec, le lampadaire, quant à lui, est insignifiant tant qu'il n'éclaire pas, et le banc, que dire de ce banc d'hiver ? Admettons que l'instant fut décisif. Mais combien d'images ratées pour de beaux sujets, et de beaux sujets tellement ressassés.

Si vous leurs demandez : « Que faites-vous là ? » Ils vous répondront peut-être, « du paysage urbain », si vous voulez savoir : « Comment faites-vous cela ? », ils vous diront : « Sur le mode automatique », et si vous insistez un peu : « Pourquoi faites-vous cela ? », vous entendrez : « Parce que, c'est beau », hélas. Certes, la valeur artistique d'une photographie ne se discute plus, allez donc vous promener à la MEP et au Jeu de Paume pour vous en persuader... tandis que sa valeur financière, peut-être. Mais

.....

Scintillent encore mille cieux à la rare intensité.

Jan M.

Parfonde
des mots

Quand il t'a dit « Ô mon amour ne t'inquiètes pas »
Tu as entendu « Ce soir je vais mourir pour toi »
De votre dernière dispute il ne reste à présent
Que les cicatrices de tes ongles sur tes bras ta face
Que ta joie ton bonheur et ta couche qui sont vacants
Enterrés dans un tombeau – orné d'une rosace

Le soleil à l'Est place au travers ses rayons rouges
Et rouges à l'Ouest ils finissent d'écrire chaque jour
Le maleroman les chansons viciées qui fougent
Chaque nuit ton coeur en quête d'un reste d'une petite chose
Qui resterait à engloutir ces poèmes qui courent
De bouche en bouche murmurantes – tombe les tours fâne les roses

Toi qui sait des maléfices pour les reines pour les rois
Chaque heure en sa prison ton coeur se couvre des traces
Des vers qui rongent des fers qui brûlent ils écrivent ta Loi
Tes ballades tes tapisseries dont les fils déchirent
Déchirent et se déchirent car personne ne relace
Ni ton corsage ni tes rimes – c'est triste le cachemire

Du lierre dans ta chambre mais toi c'est l'Ennemie
Qu'ils t'appellent eux qui aiment écrivent tout ce que tu hait
La pierre les fers les têtes le sang les livres moisissés
Ils t'écrivent Ombre ils s'écrivent Soleil ils vous comparent
Une épée dans un fourreau c'est leurs images tu sais
À ta semblance d'autres cueilleront – sous gants de moire

.....

Elles jureront de tracer de longues courbes de feu
Comme toi elles sauront que la haine est plus brillante
Que leur Soleil et que la rage est plus acharnée
Plus indélébile qu'une main d'encre et des mots creux
Tes signes ils appellent par la voix le vent les baisers
Plus belles immortelles ces révoltes élégantes

Ael

Une Brûlure

Le ciel était si pur à l'étoile nouvelle,
N'avait été froissé par d'horribles ailes,
Et gardant sous sa main la terre de l'éveil,
Cette mer infinie abreuvait le soleil.
Déjà, dès ce bon nom donné à notre Terre,
On se doutait parfois de son ton délétaire ;
L'homme grandit, et fit, naître de sa raison
De puissantes douleurs, l'inverse des saisons,
Il inventa le temps comme saveur unique,
La vie, il en fallait, elle était tyrannique !
Elle se voulait pleine et préférée à tout
Et la peur de la mort était son fier atout
Qu'elle posait souvent au-dessus de nos crânes.

Qu'importent le supplice et la fièvre d'en bas,
Si l'on tombe, tant pis, on craint le mastaba
Tant fastueux soit-il ; que fait la fleur qui fane ?
On ne veut pas savoir, on ne veut pas brûler.
Plutôt que la réponse... un trait acidulé,
- Oui, je peux l'affirmer, car j'ai quitté la vie -
On préfère la lèvre, au sourire asservi,
Et se cacher la plaie ouverte aux grands éthers.

Le ciel est déchiré des salves de nos flammes
Et ne jette pourtant pas sur nous moindre blâme,

Il se cachait, le scélérat, il couvrait son visage
de l'épais drap noir. Cyclope, né d'une fusion obscène,
il regardait, mécaniquement, insensible. Et toi, à
quelques pas de là, tu savais qu'il fallait être brave,
honnête, et droit, mais tu étais si peu fier, tu
attendais qu'on sonne le glas, comme une proie
l'étranglement des serres. Ce ne fut qu'un clic, presque
inaudible, la cage déverrouillée. Qu'un cri, long et
déchirant, et toi le seul qui l'entendait. Et toutes
griffes dehors, les ailes déployées. Et ton visage
lacéré.

L.C.

LES ARTICLES

Les photographes amateurs -Chronique-

- Tu as demandé quoi au père Noël ?
- Un appareil photo.
- Ah bon, un comment?
- Mais un gros, un vrai, un canon !
- Oh ! Et pour quoi faire ?
- De l'art pardi, de l'art ! Et toi?

La chose prend à l'adolescence, quand, les soirs
d'hiver, l'heureux sot commence à photographier, par un
étrange et instinctif réflexe, le regard hagard de ses
compères agacés à travers la loupe déformante de son
dernier verre. Si la vue est à coup sûr hilarante,
l'effet est implacablement désastreux, chaque fois que
l'artiste boutonneux s'éprend de son image et, au fond
du gouffre, se met à désirer un - un quoi ? - ah ! Oui

.....
faudra pas moins d'une cérémonie crématoire pour t'oublier. Un léger soupir de dépit avant de rapprocher cette flamme dansante de tes pupilles empreintes de folie. De ces deux petits ronds couleur café qui ont eu raison d'un amateur de diabolos fraise.

Tu t'es gentiment moquée de moi lorsque tu t'es rendue compte à quel point j'exécrais ce breuvage au goût amer, cette drogue d'adulte que devant toi, je m'efforçais de boire pour ajouter une touche de maturité au personnage instable qui est mien. Tu as vu les cinq sucres que j'y mettais pour ne pas brusquer mon palais d'enfant, et tu m'as dit que le café, ça n'était décidément pas ma tasse de thé. Et puis tu m'as demandé pourquoi j'avais un briquet si je ne fumais pas. Je t'ai expliqué que j'avais gagné un pari contre un vendeur de tours Eiffel à la sauvette, mais tu ne m'as pas cru. Pendant que je le jurais sur la tête du vendeur en question (ce qui en soi est assez paradoxal puisque, si j'avais menti sur son existence, je n'aurais rien eu à craindre pour lui), une dame a glissé sur la flaque d'eau qui s'était écoulée de ton parapluie. J'ai toujours aimé te regarder crier, défendre un point de vue que tu savais par avance erroné. La dame a claqué la porte du café, arrachant un grognement au barman barbu.

Hier, j'ai demandé à celui-ci un diablo fraise, comme j'avais l'habitude de le faire avant notre rencontre. Le diablo de la rupture. Le filtre de désamour... Notre histoire s'arrête là, pour des raisons aussi futiles, aussi légères qu'un cliché photographique. Enfin, j'esquisse un rapprochement de ma main droite vers la gauche. Mais bien évidemment, c'est là que mon briquet a la bonne idée d'épuiser sa réserve. Et voilà comment un effet dramatique, digne d'un grand film de mafieux, peut se trouver gâché par la faute d'un briquet qui ne marche plus. Honteusement, je refais le trajet chambre-cuisine pour en chercher un autre. Ca y est, tu brûles. C'était un briquet du Paris Saint Germain.

Ayoub

Initiation.

.....
Mais prête ses anneaux forgés par Jupiter
À l'amoureux qui court bêtement dans la ville,
Crachant son souffle chaud, et fumant, et servile
Avant qu'on ne le brûle en exhalant nos feux.

On jette le soleil à d'inconnus visages
Afin de s'assurer de vastes paysages ;
La brûlure m'a pris, je n'ai pas su, adieu.

Beaufond

D'abord c'est une vieille.
Il y en a tant qu'il y en a trop, comme dit la chanson sauf qu'elle parle des mots d'amour.
Une vieille.
Qui chemine lentement. Péniblement. Péniblement avec méthode.
Elle porte un long manteau noir, ou gris, ou vert bouteille, enfin une de ces couleurs qui bizarrement inspirent le vide.

En la dépassant, j'ai vu les lunettes teintées. Enormes, violettes, énormes et violettes, lui avalant le visage, ou plutôt, le visage avalé par elles. Avec toutes ces rides, la figure entière semble converger, s'amasser, se dissoudre en ce centre mauve, et disparaître en laideur derrière cet écran absurdement coloré. À la manière, en fait, des eaux se vidant, concentriques, dans le néant (excepté pour les plombiers) d'un robinet. Cruel, le temps.

Mais ça c'était avant. Avant de la dépasser.

Là, elle chemine, lentement, péniblement. Péniblement avec méthode.

Un pas. L'autre. Un pas. L'autre.

.....

C'est affreux, la méthode, dans ces choses là. C'est un peu comme quantifier les sentiments, ou expliquer la mort par la Science. Un peu.

Cet homme, aussi, à l'arrêt de bus, ou plutôt à côté de l'arrêt. Il y a du vent, il est froid, il fait nuit, elle est noire, nous ressemblons à des réfugiés cosaques en attente du ravitaillement russe.

Ce n'est pas la plaine sibérienne mais le dix-huitième.

Soit.

Le camion porte le doux nom de « 95, Porte de Montmartre » et abrite de larges fauteuils, et même une plateforme pour les handicapés... On est jamais trop généreux avec les Cosaques... Soit !

Mais cet homme, dans l'attente figée où chacun se réfugie dans l'autre protectrice des constructions JCDcaux , demeure, légèrement courbé en arc de cercle, exposé au zéphyr de ce mois annuel et commercial.

Je le regarde à travers la vitre.

J'avance, mieux le voir.

Un type (un réfugié de Monsieur Decaux, lui) me toise effrayé comme si j'allais dégoupiller des grenades suisses de mon sac chinois. Je regrette, j'attends le désespoir vrai pour ça.

L'autre - le Valeureux, l'Insensé, le Gars, l'Autre enfin - regarde le néant avec cette fixité propre à la révélation ou à l'abrutissement purs. Et avec ce large regard qui ne cille pas dans le vent, il arrache à petits gestes précis la peau de sa lèvre inférieure pour la faire disparaître promptement dans un autre néant, celui de sa bouche.

Cela peut se compter en trois mouvements :

J'arrache, je la tiens face aux airs, j'avale. (*Regard fixe*)

J'arrache, je la tiens face aux airs, j'avale. (*Regard fixe*)

J'arrache, je la tiens face aux airs, j'avale. (*Regard fixe*)

On croirait un personnage de Beckett.

Le bus arrive. Je ne bouge pas, et lui non plus. J'arrache, je la

.....

tiens face aux airs, j'avale. Il m'obsède. Méthode, même méthode zélée que la vieille. Imperturbable. Imperturbable de méthode imperturbable.

Et la vieille chemine encore du lendemain sur la pente de la rue Lamarck, pente qui lui est abrupte, diagonale aux degrés effrayants. Elle ne se dit pas, en arrivant Dieu sait où, « soudain déjà », mais « enfin, enfin ».

Et ses pieds, ses pieds. Je dirais « Dieu ! », si seulement j'y croyais. Ses pieds, abîmés de la marche, crevasses cruelles, sont au talon la réponse des marques de son visage. Méandres, sillons, on s'y perdrait comme en un labyrinthe. Mollets nus dans les savates défoncées et beiges, autre couleur du désespoir. Rouges en 1931, écrin de pieds menus délicats doux.

Le talon n'est pas achillien mais rose, bleu, vert, mauve, une pastel admirable.

J'aurais aimé lui donner une cigarette, qu'elle exhale et qu'elle fume et qu'elle souffle sa vieillesse.

Mais je l'ai dépassée, donc, en un sursaut jeune, écouteurs, sac, image de ses pieds, et j'ai vu les lunettes violettes, immenses et béantes.

Quand j'y serai, me suis-je dit, je mettrai ces lunettes à mes pieds crevassés avant de dégoupiller mes grenades suisses.

Avec méthode.

Anne-Line D.

Dans la main droite, une photo de toi me tirant la langue. Dans la gauche, un briquet avec une tour Eiffel dessinée dessus. Oui, je suis friand de symboles, et il ne me

.....